

La connaissance noétique
Approche eucharistique et doxologique

Père Jean Boboc

Prêtre économiste stavrophore à la Cathédrale Orthodoxe Roumaine
Doyen du Centre Orthodoxe d'Étude et de Recherches Dumitru Stăniloae de Paris



Résumé

Il y a peu de temps le Professeur Hugo Tristram Ingelhardt jr. s'endormait dans le Seigneur. Ce grand bioéthicien américain converti à l'Orthodoxie, avait compris qu'il y aura toujours deux sortes de connaissance tout comme deux sortes de bioéthique pratiquement irréconciliables : celle du monde, luciférienne, et celle noétique. La seconde étant supérieure à la première puisqu'il s'agit de la différence abyssale entre l'Absolu et le transitoire, entre Dieu et le contingent.

La connaissance scientifique qui additionne les pièces du puzzle des éléments de la Révélation naturelle, toujours ouverte, trouve en théologie des occasions spécifiques d'élévation spirituelle, pour autant qu'elle réponde aux deux impératifs qui s'imposent au chercheur chrétien, l'approche eucharistique de la découverte et celle doxologique. Il y a une forte concordance entre la pensée de Tristram Ingelhardt jr. et celle du père Dumitru Stăniloae, entre la réflexion bioéthique et la théologie pour autant qu'elles s'ancrent dans la Tradition.

Présentation

Pour tenter de mettre en perspective les rapports de la connaissance basée sur les données toujours partielles, additives et croissantes des sciences, et celle de la connaissance noétique, nous prenons le parti d'apprécier cette question par une présentation des approches intellectuelles et spirituelles du bioéthicien, le professeur Tristram Ingelhardt jr. et du théologien, le père professeur Dumitru Stăniloae.

I - Le chercheur et la Révélation naturelle.

Dans sa magistrale *Dogmatique Orthodoxe*¹, le père Dumitru Stăniloae a brossé un tableau de la Révélation, la scindant artificiellement en Révélation naturelle et Révélation surnaturelle, à des fins didactiques et pédagogiques, montrant qu'il ne s'agissait en fait que d'une seule et même Révélation selon des modalités différentes, celles propres à leur dévoilement. En échange, pour ce qui est des sciences, des découvertes et de la recherche, nous dirons plutôt que l'ensemble s'inscrit dans une quête séculière qui cependant trouve son acmé chrétienne dans le cadre de la Révélation naturelle². En un mot, tout ce qui relève de la découverte tient du contingent et de ce fait se réfère à la Révélation naturelle.

¹ Dumitru Stăniloae, *Teologia Dogmatică Ortodoxă, Editura Institutului Biblic și de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române*, București, 2003.

² Cette question est largement présentée dans l'introduction à cette *Dogmatique*, introduction traduite en français par Daniel Ciobotea sous le titre *Le génie de l'Orthodoxie* et publiée aux éditions DDB, Paris, 1985.

De l'infiniment grand à l'infiniment petit, de la cosmologie à la génétique et depuis peu à l'incursion possible dans le quantique, on comprend que cette Révélation naturelle n'est pas close, bien au contraire.

Quand bien même, la Révélation surnaturelle est parachevée dans le Christ, position théologique fondamentale, pour autant la révélation naturelle n'est pas close, elle en est loin. Dans le domaine des sciences, chaque jour apporte son lot de découvertes, nous dirons plutôt de dévoilement, c'est-à-dire au sens propre du terme, d'apocalypse, venant confirmer la profondeur infinie du champ restant à explorer et à dévoiler.

Toujours dans le même ouvrage théologique, le père Stăniloae approuvait René Voeltzel, qui dans *Actualité de la Révélation*, Lettre ouverte adressée à Jean Fourastié³ déclarait donc dans une 'Lettre ouverte aux théologiens' : « Une des plus grandes erreurs commises par l'Église est l'erreur absurde d'avoir arbitrairement déclaré la Révélation close. » Si la formule est brutale, elle n'en est pas moins juste. Ce ne sont pas les scientifiques chrétiens qui contrediront cette assertion.

Le grand livre de la Révélation, même naturelle, est largement ouvert à la recherche. Il semble même qu'il y ait un devoir de recherche puisque le livre cosmique nous est tendu pour le déchiffrer, que l'homme s'inscrit dans le cosmos, que sa propre sanctification est la condition garante de la sanctification du cosmos et donc de la matière, qu'il est lui-même fait d'une matière issue de la poussière d'étoiles, et qu'il s'attelle aujourd'hui au déchiffrement de la vie dont le séquençage du génome dont on parle tant pour les développements thérapeutiques et transhumanistes qu'il implique, n'est finalement qu'une simple étape. Mais à deux conditions, le sens eucharistique, c'est-à-dire l'action de grâce pour la joie de la découverte que le Créateur nous a laissé entrevoir en termes de prémisses de la connaissance dont nous n'aurons la plénitude que dans le Royaume, et le sens doxologique qui doit dominer tout dialogue avec Lui.

Puisque Dieu a créé l'homme justement pour avoir un « partenaire de dialogue », dit encore le père Dumitru, ce qui est un des fondamentaux de sa théologie, la Recherche, pour autant qu'elle se déroule aussi sous les auspices de la connaissance noétique, s'inscrit aussi dans ce dialogue avec le Créateur.

Ce qu'Emil Cioran appelât ses *Exercices d'admiration* peut être repris comme une méthode d'adoration du Créateur pour les merveilles de sa création, même si celle-ci gémit en

³ Journal *Réforme*, n. 19, 1974.

attendant sa restauration (*Rm* 8, 22). Ce sont en fait des Exercices d'humilité. Cela en dehors de toute tendance au panthéisme et loin de la nouvelle religion écologique qui si elle parle bien de la création, sans cependant jamais la nommer, évite soigneusement de parler du Créateur.

La remarque du père Stăniloae et son commentaire sur les Sciences, nous éclairent non pas tant sur le doute qu'il faudrait émettre quant à la validité de la recherche scientifique, mais sur le trop grand espoir que peut générer une recherche qui en fait ne s'applique le plus souvent qu'au contingent et nourrit un Scientisme de mauvais aloi.

Sur la véritable science, le père Dumitru Stăniloae s'exprime sans aménité. « *La Science, dit-il, nous laisse enfermés dans la description des lois de différentes choses existantes, mais ne veut pas savoir que ces lois doivent venir de quelqu'un qui est bien au-dessus d'elles. Elle (la Science) n'explique rien, elle décrit seulement ; elle décrit surtout les lois des choses matérielles. On croyait au XIXe siècle que l'on peut connaître aussi les choses spirituelles, mais on ne peut pas les connaître. La psychologie est la plus faible d'entre les sciences parce qu'elle veut réduire à quelques lois la vie spirituelle de l'homme : l'homme est un grand mystère.* »

Cette critique de la psychologie (considérée ici comme science, et même par certains comme une science dure, paraît-il) est intéressante de la part du grand théologien, lui qui de manière très récurrente parle des relations entre le je, le moi et le tu, clairement en écho aux travaux du psychologue suisse Ludwig Binswanger⁴, avec lequel, j'estime pour ma part, qu'il a été en dialogue virtuel, et se sert de cette approche dans son développement sur la relation dialogale entre l'homme et Dieu, qui l'a créé justement pour avoir un partenaire de dialogue. Cela se ressent par les multiples occurrences de ce fondamental de sa pensée dans toute son œuvre de théologie, du moins systémique et tout particulièrement dans *Ascétique et mystique de l'Église orthodoxe*, *Dogmatique orthodoxe*, *Spiritualité et communion dans la liturgie orthodoxe*, *L'image immortelle de Dieu*, etc...

Plus loin, abordant la question des origines, l'auteur de cette monumentale somme théologique s'exprime ainsi : « *Ni l'anthropologie, ni la paléontologie ne peuvent résoudre le problème ; je ne crois pas que l'homme descende du singe : plus je vais dans le passé plus je vois un homme très supérieur, bien supérieur à l'homme d'aujourd'hui. L'homme d'avant avait l'intelligence du mystère. [...] Plus l'on regarde en arrière, plus l'on trouve des*

⁴ Ludwig Binswanger, *Grundformen und Erkenntnis menschliche Daseins*, Max Niehaus Verlag, Zürich 1942.

hommes plus sages. A quoi est parvenu cette science de l'Occident ; où est-elle arrivée : à une pratique de la soi-disant technique de la civilisation : ils ont développé les choses matérielles, mais celles spirituelles...]

Le père Stăniloae n'avait, évidemment, pas encore été confronté à l'idéologie transhumaniste, qui sous l'alibi scientifique de l'amélioration et de l'augmentation (*enhancement*) des performances physiques, biologiques, génétiques et mentales de l'homme en assure à tous égards sa réduction, par son aliénation à un système totalitaire.

« La science ne dit rien sur l'origine du monde : elle est très limitée. La foi voit la réalité, elle voit que ce monde ne peut pas être de lui-même. Il faut qu'il y ait quelqu'un de parfait et sans commencement. C'est cela la science la plus sûre. La foi est la véritable science. [...] Je crois que l'Occident va parvenir à un immense fiasco s'il ne s'arrête pas. Peut-être conduire à la fin du monde avec cette civilisation technique, qui ne considère pas le problème du mystère. »

Et ce n'est pas moi, qui m'en prends en permanence à l'idéologie transhumaniste et en dénonce tous les aspects, qui contredirai le père Stăniloae.

Plus loin, le théologien ajoute :

Cette science athée, sans Dieu, ne m'explique rien, absolument rien [...] Elle ne veut pas reconnaître que tout est un mystère. C'est cela la véritable science, de savoir qu'il existe un mystère de toutes choses. Le mystère suprême c'est Dieu, mais un mystère dont on est sûr, un mystère que l'on constate de façon certaine. Je crois que si l'humanité pouvait mûrir, elle reviendrait à cette intelligence du mystère des choses, de l'impuissance de la science à expliquer quelque chose. La science nous écrit des lois...et alors ; elle nous écrit des lois pratiques dont on se sert dans leur application : comment construire une maison, comment faire différentes choses, mais que peut-elle expliquer, que peut-elle créer ? Que des choses mortes. C'est cela la mort technique. Peut-être cela convient-il à ce qui est écrit dans l'Apocalypse, que Gog et Magog se multiplieront – cette multitude étrangère à Dieu, et qu'il en restera peu qui vivront avec la véritable foi, ceux qui seront véritablement croyants.

La foi est la véritable science et la science véritable est la science du mystère, qui d'autre part répond à l'aspiration de l'homme de connaître à l'infini : on ne peut jamais connaître complètement ce qu'il y a dans un mystère, il faut avancer à l'infini dans cette connaissance ; et cela correspond à l'aspiration de l'homme. C'est pourquoi l'Orthodoxie

est beaucoup plus élevée que cet Occident qui ne connaît pas le mystère et qui a réduit le christianisme à quelque chose de très proche de cette science limitée.

Entrant en Occident, le christianisme est entré dans un monde barbare. En Orient il est entré dans un monde qui avait dépassé toutes les possibilités de la philosophie, et qui ne satisfaisaient pas.

Bien que le mot ne soit pas utilisé, on a reconnu évidemment dans ces extraits un plaidoyer pour la supériorité de la connaissance apophasique, placée très au-dessus des connaissances matérielles. J'ajouterai pour être plus précis, une connaissance apophasique dynamisée par une épéctase vectorielle, c'est à dire aussi en continuelle réflexion. Cependant dans sa théologie très équilibrée, le père Stăniloae reconnaît la nécessité de la connaissance cataphatique. En fait, contrairement à Vladimir Lossky, il se sert constamment des deux approches.

Dans un tout autre domaine mais de la même manière, la connaissance noétique est présentée par Hugo Tristram Engelhardt jr. comme très supérieure à toute autre mode de connaissance et il applique cette dernière en l'occurrence à la bioéthique qui par définition implique des connaissances scientifiques pluridisciplinaires.

II - La supériorité de la connaissance noétique. Les deux attitudes, eucharistique et doxologique.

La connaissance noétique, spécifique à la théologie et à l'expérience ascétique et liturgique orthodoxes est une forme de connaissance qui ne peut pas être connue ni vécue par ceux qui lui sont extérieurs. Si cette connaissance noétique est plus propre à l'Orient mystique, elle n'était pas totalement méconnue de l'occident, si l'on se réfère même au père Nicolas de Malebranche, plus connu pour une pensée analytique et surtout à Blaise Pascal qui écrivait dans ses *Pensées* : « Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaye de les combattre⁵ ».

« La bioéthique chrétienne est enseignée de façon correcte uniquement dans et par une vie liturgique et ascétique. C'est seulement alors que nous comprenons correctement sa signification⁶ ». Avec cette phrase d'Engelhardt jr. on mesure ici toute la distance qui sépare

⁵ Blaise Pascal, *Pensées* (1670) 101 (Le Guem), in *Œuvres philosophiques*, Gallimard, coll 'Bibliothèques de la Pléiade', 2000, t.II, p. 5736574.

⁶ *Foundations of Christian Bioethics*, p. 395.

cette conception orthodoxe de la connaissance scientifique, de l'utilisation banalisée des sciences pour satisfaire le confort et l'hédonisme de nos contemporains. Les conclusions établies d'avance par le Comité Consultatif National d'Éthique (CCNE) sur la procréation médicale assistée (PMA) et la gestation pour autrui (GPA), en France, en sont l'illustration flagrante. C'est d'une certaine façon la fuite en avant basée sur un dévoiement des résultats d'une recherche scientifique qui s'enferme dans un programme de recherche luciférien. Même la toute récente déclaration des évêques catholiques de France est laxiste, lorsqu'ils s'inquiètent de la GPA pour les femmes seules et les lesbiennes, et oublie de mentionner les couples « normaux », donnant ainsi une sorte d'accord tacite à toutes les formes de PMA.

Une théologie/bioéthique confessante⁷.

Parler d'une bioéthique confessante ou d'une recherche scientifique confessante, est un langage dont l'on sait d'emblée qu'il ne peut être accepté sans lever immédiatement de fortes réactions et oppositions. Bien entendu, il s'agit d'un discours qui ne peut être reçu que dans une communauté précise, celle que justement Engelhardt a embrassée après sa conversion du catholicisme à l'orthodoxie. Il a d'ailleurs à cette occasion revu ses *Fondements de la bioéthique*, ouvrage princeps pour tout bioéthicien.

Le professeur Sebastian Moldovan⁸, professeur de théologie morale, montre comment Engelhardt cite saint Siméon le Nouveau Théologien « pour illustrer l'affirmation que la seule source épistémologique à force métaphysique valide est la grâce du Saint Esprit : 'Le Saint Esprit est appelé clé puisque par Lui et en Lui d'abord nous avons l'esprit éclairé. Une fois purifiés, nous sommes illuminés par la lumière de la connaissance, baptisés d'en Haut et renouvelés et nous devenons enfants de Dieu'. »

« Afin que la bioéthique puisse apercevoir l'issue du cul-de-sac de l'immanence, il est nécessaire, bien qu'insuffisant, qu'une communauté X (c'est-à-dire une communauté morale, en l'occurrence orthodoxe) soit vraiment noétique⁹. »

Dans l'introduction de son essai « *Comment nous pouvons comprendre Engelhardt ou sur la reconnaissance de la supériorité noétique* », Sebastian Moldovan écrivait : « Pour trouver un discernement dans la désorientation qui accompagne le progrès accéléré de la connaissance de

⁷ U.T. Engelhardt jr., « The Unbearable Political Incorrectness of Martyrs : Living after Richard Rorty », *International Journal of Orthodox Theology*, 2015, 6/1, p. 9-32.

⁸ Sebastian Moldovan, « Comment nous pouvons comprendre Engelhardt », *Au carrefour de l'humain : Religion, Anthropologie, Bioéthique, Actes du symposium international Religion, Anthropologie, Bioéthique Sibiu*, 2 juillet 2015, Eds. Jean Boboc, Sebastian Moldovan, Astra Museum, Sibiu, 2016, p.227.

⁹ *Ibid.*, p. 230.

type technico-scientifique et des modifications anthropologiques causées par celle-ci, on fait appel aux capacités cognitives des éthiques de type discursif. Toutes les deux, types de connaissance intra-mondaine, limitées à l'horizon de l'immanence, post-traditionnelle, post-chrétienne, basée sur la confiance dans le pouvoir dominant de la raison ».

Or la raison suit la découverte et en tire les conséquences, et la découverte est aussi parfois la conséquence de la raison. Dans le domaine de l'animation de la matière, sujet qui interpelle autant le bioéthicien que le théologien au plus haut degré, la chose est particulièrement observable. D'Aristote à Thomas d'Aquin en passant par Augustin, le paradigme anthropologique dualiste n'a conduit qu'à des aberrations. Aujourd'hui encore certains suiveurs thomistes convertis à l'animation immédiate cherchent encore à exonérer l'Aquinate de ses théories sur les trois âmes successives. Puis la science a permis de présenter de nouveaux modèles embryologiques plus proches de la réalité. S'affinant de plus en plus, on est passé à la question du moment précis de l'animation du fœtus, puis de l'embryon et maintenant du zygote, se posant la question de savoir si le fœtus est une personne, puis de savoir si l'embryon est une personne et maintenant si le zygote est une personne, au travers des réflexions séculières, scientifiques, philosophiques, morales et juridiques. Cette déclinaison de la diversité et de la mobilité des points de vue, cependant basées sur des données embryologiques que nous considérons tout à fait scientifiques et mouvantes signent l'aspect relatif de ces connaissances encore appelées à évoluer. Si bien que l'on aboutit à des formules telles que : « dans l'état actuel de nos connaissances, on peut dire avec les réserves de rigueur, que... » Ainsi prend-on des initiatives bioéthiques fondées sur des connaissances transitoires.

La connaissance noétique des Pères de l'Eglise sur ces questions les a réglées depuis longtemps, affirmant, par exemple, la coexistence immédiate de la matière et de l'âme.

Or nous en sommes encore là. En refusant de statuer sur la nature de l'embryon humain et en ne voulant le considérer que sous le prisme d'un simple amas de cellules, on lui refuse la qualité de personne, en se basant sur une série d'arguties issues de considérations scientifiques fragmentaires et isolées.

Les débats sur l'embryon et l'avortement sont véritablement euristiques « juste par le fait que le non-né ne peut exprimer son accord » sur sa volonté ou non de participer à la constitution de la société. Ce qui du point de vue séculier nous entraîne très loin car les êtres humains encore incapables ou qui ne sont plus capables d'exercer cette volonté perdent dès lors la

qualité de personnes. « Par défaut aussi du dernier fondement immanent (dépourvues de raison, de force, de volonté) elles sont alors des *non-personnes* : les zygotes, les embryons, les fœtus, les nouveaux nés, les retardés gravement atteints, les patients en état végétatifs ». La liste est longue ! Ainsi selon ce schéma, il n'y a que les personnes séculières qui sont uniquement les agents au sens moral » en déduit S. Moldovan dans sa critique, ajoutant que dans ces cas, « la paix séculière est payée au prix de l'admission scandaleuse des tragédies individuelles et non seulement ».

Voilà, d'ailleurs le prix à payer du fait de l'adoption d'une anthropologie dualiste de type indo-européen (gréco-romaine).

Toutefois, la science vient parfois voler au secours de la victoire, non pas dans un sens volontairement concordiste, mais en apportant des résultats concrets confirmant ce que la connaissance noétique sait déjà. Ainsi cataphatisme et apophatisme vont alors de pair.

Prenons l'exemple tout à fait paradigmatique de l'organogénèse.

Elle n'était pas connue en tant que telle par les Pères de l'Église, mais noétiquement pressentie. Les Pères ne connaissaient pas non plus ni le zygote, ni le génome. Or ils tenaient déjà l'embryon pour une personne. Ils savaient que Dieu parlait à l'embryon des prophètes. « Tes yeux ont vu mon ébauche » (*Ps* 139, 16 ; « C'est Toi qui as conçu mes reins et qui m'a tissé au ventre de ma mère » (*Ps* 139, 13). Les psaumes sont riches de ce type de références à ce rapport de Dieu à l'embryon ou au fœtus. Chez Jérémie, l'affirmation va encore plus loin : « Avant de te façonner dans le sein de ta mère, je te connaissais, avant que tu ne sortes de son ventre, je t'ai consacré, je fais de toi un prophète pour les nations » (*Jer* 1, 56). On se souvient aussi de l'épisode où Rébecca sentait déjà dans son sein la lutte que ses fils allaient se livrer bientôt sur terre : « Mais ses fils se heurtaient en son sein » (*Gn* 25, 22-27). La rivalité d'Esau et de Jacob débute déjà *in utero* ! Le Nouveau testament offre le plus bel exemple de réactions d'enfants encore dans le sein de leur mère. Bien entendu, il s'agit ici, non seulement de la rencontre de Marie et de sa cousine Elisabeth mais aussi et surtout de la rencontre du Prodrome et du Rédempteur, non encore nés et chacun dans le sein de leur mère. « Car lorsque ta salutation a retenti à mes oreilles, voici que l'enfant a bondi d'allégresse en mon sein » (*Lc* 1, 44-45). Tous ces enfants dans le sein de leur mère sont déjà des personnes. Il suffit aussi de relire le corpus canonique de saint Basile sur la question de l'avortement pour saisir combien la notion de personne était déjà attachée à la forme de vie naissante.

Revenons à cette organogénèse que nous proposons comme module de réflexion.

- On nous dit que l'âme est la forme d'un corps organisé. Soit ! Acceptons de réfléchir sur cette base. D'autre part, le zygote est bien un corps organisé, il l'est « en acte premier des organes fonctionnels qui apparaîtront plus tard ».
- On nous dit aussi que l'âme est moteur d'un corps à organiser. Soit ! Or le zygote, dit très justement le père Pascal Ide¹⁰, et notamment le génome est l'instrument physique de ce corps en devenir.
- Si la personne est un individu raisonnable, c'est-à-dire apte à poser les actes propres à la raison, on doit reconnaître que dès la fécondation on est en présence d'un être doué d'une activité proprement humaine. L'œuf fécondé humain est une personne.
- Enfin, le zygote est bien le fond somatique à partir duquel se développe le corps du vivant humain. En conséquence, le zygote est informé, mû et manifesté par une âme.
(*Quod erat demonstrandum !*)

On voit ici que les connaissances embryologiques actuelles vont dans le sens d'une démonstration rationnelle de la qualité de personne du zygote humain. Mais nous le savions noétiquement. Dès lors que de la matière est vivante, animée, l'âme lui est intriquée.

Où, scientifiquement, peut-on mieux appliquer aujourd'hui l'attitude eucharistique et doxologique que devant le zygote et la connaissance de son génome ?

Parmi les ennemis de l'âme, il y en a qui se tirent eux-mêmes dans les pieds en croyant remplacer l'âme par les gènes. Pour la survenue de la vie, il faudrait une âme, mais on va désormais s'en passer. L'âme est morte, vive le gène !!! Il existe à cet égard une formule révolutionnaire de grand effet du californien Éric Gullichsen¹¹ : « L'ADN constitue l'âme moléculaire. Le cerveau représente l'âme neurologique. Le stockage d'électrons crée l'âme siliconique. Les nanotechnologies rendent possible l'âme atomique ». Au-delà du caractère provocateur de cette annonce, en fait néo-aristotélicienne, on voit bien la direction que prend l'omniprésence de la réflexion sur le gène, qui faisait réagir le Concile de Crète (2016) soulignant fermement que l'homme n'est pas réduit à ses gènes¹² et déterminé par eux. Mutations et épigénétique en apportent la preuve constante. La récente naissance de deux vraies jumelles, homozygotes, l'une noire, l'autre blanche, en est la démonstration. Cette observation et tous les commentaires scientifiques qui ne manqueront pas de se faire, seront

¹⁰ Père Pascal Ide, *Le zygote est-il une personne ?* Pierre Téqui éditeur, 2004.

¹¹ Cité par Céline Lafontaine, *La société postmortelle*, Paris, Seuil, 2008, p. 166.

¹² *Encyclique du Concile de Crète*, 2016, art. 12.

de l'ordre cataphatique, alors que les Pères savaient de tout temps que la personne est unique. Même dans ce cas précis, la connaissance scientifique des mutations et de l'épigénétique vient confirmer l'unicité et le caractère unique de chaque être, ce que la connaissance noétique une fois de plus sait depuis qu'elle s'exerce. Dans le cadre des modifications génétiques que l'homme cherche à provoquer, « il ne modifie qu'un organisme déjà commencé, où l'âme avait fait ses preuves¹³ » et ne touche pas l'être sinon ses attributs, écrit justement Dominique Folscheid. Le mystère de l'être reste entier.

Certains qui ont pourtant conclu à l'animation immédiate de l'embryon, tel que Pascal Ide y est finalement parvenu, reviennent encore sur la question de l'instant ou du moment de l'animation spirituelle de l'embryon, taraudé par cette question qui relève de leur anthropologie dualiste. L'intrication de l'âme et de la matière leur échappe, de fait intrication de l'âme et du zygote. Dans leur paradigme anthropologique dualiste et malheureusement cartésien, il leur faut à tout prix trouver le moment de cette animation, tandis que le paradigme anthropologique tripartite de Paul (*I Th* 5, 23) et d'Irénée (*Ad. haereses*, V, 6, 1) évacuent ce faux problème, appelant simplement l'homme psychique à devenir spirituel, vision théologique noétique par excellence.

Mais voilà, il faut en ce monde déchu et provocateur toujours répondre aux questions : quand, comment, pourquoi ? C'est à dire tourner le dos au mystère et ne pas pouvoir vivre ni l'eucharistie, ni la doxologie.

¹³ Dominique Folscheid, *Généthique*, 8 mars 2018.